**Dossier Grande Guerre**

14-18, penser la guerre totale

Article paru dans l'édition du 03.12.10

**Deux ouvrages interrogent les nouvelles formes de combat et de violences subies par les civils durant le conflit**

ertaines expressions sont victimes de leur succès. « Guerre totale », par exemple. Depuis quelques années, les historiens s'en disputent l'exclusivité. Les uns datent son apparition du temps de la Révolution et de l'Empire - tel l'Américain David A. Bell, pour qui la longue séquence belliqueuse des années 1790-1815 fut bel et bien *La Première Guerre totale* (Champ Vallon, 2010, « Le Monde des livres » du 8 octobre). Certains remontent encore plus loin, comme Michel Debidour, qui situe dans la Grèce des Ve et IVe siècles avant J.-C. le passage de la *« guerre rituelle »* à la *« guerre totale »* (*Les Grecs et la guerre*, éd. du Rocher, 2002). Sans forcément nier certaines continuités avec des conflits antérieurs, d'autres préfèrent réserver la notion de « guerre totale » au premier conflit mondial, rappelant au passage que l'expression n'est devenue courante en France qu'à partir de 1917-1918.

Est-ce à cause de cette incertitude historiographique que le collectif publié aujourd'hui sous la direction de John Horne, professeur au Trinity College de Dublin, autour du *« tournant de 1914-1915 »* s'intitule, prudemment, *Vers la guerre totale* ? Peut-être. Mais ce « vers » ne doit pas être lu comme une remise en question du concept. Il invite, en réalité, à réfléchir davantage à un processus - la *« totalisation »* de la guerre - qu'à un état - celui de *« guerre totale »*, à propos duquel John Horne note avec bon sens qu'il s'agit d'un *« terminus auquel on n'arrive jamais »*.

Totalisation, donc. En choisissant cet angle, les quinze auteurs réunis ici insistent avant tout sur l'extrême vitesse avec laquelle, dès l'entrée en guerre, les cadres préétablis ont été pulvérisés. Un chiffre est éloquent : celui des 400 000 victimes enregistrées côté français d'août à décembre 1914, soit 80 000 de plus en cinq mois que pour toute l'année 1916, celle pourtant des terribles batailles de la Somme et de Verdun.

Ce basculement rapide, quasi immédiat même, dans une nouvelle forme de conflit, donne lieu à des développements intéressants. Plusieurs articles, ainsi, ne se contentent pas de décrire les étapes d'une *« totalisation »* qui toucha aussi bien le front, à travers une *« radicalisation »* inédite de la *« violence combattante »* (Stéphane Audoin-Rouzeau), que l'arrière, comme l'atteste la mobilisation sans précédent et guère anticipée de la science et de l'industrie (Anne Rasmussen).

**« Dissociation cognitive »**

De façon plus originale, les auteurs s'intéressent également à la façon dont les contemporains ont perçu ce qu'ils étaient en train de vivre. John Horne, par exemple, rappelle à quel point il fut difficile, pour les soldats s'enterrant dans les tranchées, de se débarrasser des *« cadres cognitifs »* de la « guerre de mouvement ». A la *« totalisation »* de la guerre répondit en somme un autre processus, en l'occurrence celui de l'*« apprentissage »* de nouvelles normes de combat. Apprentissage difficile, comme le souligne l'historien, qui décèle dans les écrits des soldats de 1915 une *« dissociation cognitive entre la guerre telle qu'elle a été (et continue à être) imaginée et la contre-évidence du champ de bataille »*.

Cette difficulté des contemporains à penser la nouveauté, Annette Becker en donne une belle illustration dans *Les Cicatrices rouges*, première véritable synthèse consacrée à l'occupation par les armées allemandes, de 1914 à 1918, de la Belgique et de dix départements du nord et de l'est de la France.

Privilégiant les témoignages des occupés, au risque de négliger la vision des occupants et de laisser inexpliqué le fonctionnement réel de leur administration, l'historienne insiste sur le caractère très labile du vocabulaire de l'époque : confusion fréquente, dans les textes, des internés civils et des prisonniers militaires ; difficulté des habitants à se projeter dans la perspective d'une *« occupation »* durable, la présence des Allemands demeurant, malgré la stabilisation du front, assimilée à une *« invasion »* provisoire ; incompréhension, enfin, du reste de la communauté nationale vis-à-vis de populations captives parfois stigmatisées comme *« embochées »*.

Décrivant précisément, dans le prolongement notamment de son étude sur les *Oubliés de la Grande Guerre* (Noesis, 1998, rééd. « Pluriel », 2003), les violences subies à l'époque par les civils (réquisitions matérielles, travail forcé de quelque 45 000 chômeurs connus sous le nom de « brassards rouges »), l'historienne interroge également l'*« amnésie »* entourant leurs souffrances. Ce *« déni de mémoire »*, note-t-elle, s'explique certes par le *« souvenir hypertrophié des souffrances combattantes »*. Mais pas seulement : déportations de travailleurs, femmes tondues pour s'être livrées aux Allemands, distribution de feuilles clandestines aux titres explicites (comme le *Journal des occupés inoccupés*), tous ces phénomènes « testés » en 1914-1918 ont été recouverts en raison de leur répétition à une autre échelle vingt ans plus tard, et ce alors même que les contemporains eurent recours, pour penser la violence des années 1939-1945, aux concepts forgés lors de la guerre